

CIRDOC



OC0004645

21,4

DIALOGUE

EN VERS FRANÇAIS ET PÂTOIS,

ENTRE

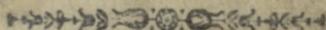
L'OMBRE DE LOUIS XVI

ET

SON JARDINIER DE SAINT-CLOUD,

ORIGINAIRE DU LANGUEDOC.

PAR CAVALIER FILS, DE CALVISSON.



NISMES,

VEUVE GAUDE IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

1832.

C. I. D. O.
BÉZIERS

FONS PEIRE AZEMA

Bibliothèque
F. Roux.

AU LECTEUR.

Mon cher lecteur, sois indulgent ,
Ne critique pas mon ouvrage ,
Et sois un peu reconnaissant.
Je n'ai pas fait d'apprentissage ,
Je suis sans éducation ,
C'est la nature qui m'inspire :
Ne blâme pas mon intention ,
Mon but est de te faire rire.

Sois complaisant , sois généreux ,
Voilà ce que mon cœur désire ,
Et l'auteur sera plus heureux
Si ta bourse veut lui sourire.

D/164647

CBA 192

DIALOGUE

EN VERS FRANÇAIS ET PATOIS,

ENTRE

L'OMBRE DE LOUIS XVI

ET

SON JARDINIER DE SAINT-CLOUD,

ORIGINAIRE DU LANGUEDOC.



L'OMBRE.

Paisible jardinier du séjour de nos pères,
Ne t'épouvante point, c'est toi que j'ai choisi
Pour savoir en détail le bonheur, les misères,
Que la révolution vous fait sentir ici.

LE JARDINIER.

Aï ! mourisse dé poû, coume dins aquesto houro,
A miéja-gneu souna énténde ici de trin ;
Saïque quaouque brigan arrive à la mal houro ?
Souï perdu ! aï ! moun Diou , iço es un assassin !

L'OMBRE.

Tu te trompes, l'ami....

LE JARDINIER.

Diga-mé doum caou sés ?

L'OMBRE.

Je suis ton souverain, qui vient te voir exprès
 Pour savoir avec toi si, depuis mon décès,
 Mon peuple vit content dans cette république.

LE JARDINIER.

Vous, lou rei ! mé troumpas ! sés quaouque poulitique
 Qué vénés escrouqua saïque moun sentimén,
 Per m'ana dénounga piei aou gouvernemén !

L'OMBRE.

Cesse de t'alarmer, mon brave jardinier,
 Ne te souvient-il pas du *vingt et un janvier*,
 Où mon chef innocent, sous l'instrument infame,
 Fut séparé du corps qui renfermait mon âme ?
 Ne crains rien, mon ami, c'est l'ombre de ton roi
 Qui vient s'entretenir un moment avec toi.

LE JARDINIER.

Aï ! siro, sé sés vous, coume ieou pourrai creïre
 Tout cé qué mé dis sans qué posque vous veïre ?
 Sén tant espouventas dins lou tems ounté sén,
 Qué quan nous disoun : véne ! vite nous fugissen.
 Més, per qu'asséguras qué sés lou rei, moun mestre,
 Diga-mé, sé vous plaï, coume aco pouou-t-estre ;
 Qu'ajés quitta lou ciel, aquel tan beou séjour,
 Per véni sur la terro la gnieu noun pas lou jour ?

L'OMBRE.

Épargne-moi de grâce un récit trop amer,
 Il faudrait te compter les peines de l'enfer.

LE JARDINIER.

Jésus ! qué mé disés ! quaou doun séra saouva,
 Sé vous sés dins l'anfer, martir guillotina ?
 Vous crésièi dins lou ciel aou sourti dé la biéro ;
 Vous, dins l'anfer embé lou traïte Robespierre,
 Parmi sa testo et queno et sis couadjutous.
 Toutis l'an mérita, més, siro, noun pas vous.

L'OMBRE.

Pour prix de ses forfaits le monstre que tu cites
 A reçu du Très-Haut la peine qu'il mérite ;
 Tous ses coadjuteurs, tous ces bourreaux hideux,
 Brûlent dans les enfers avec les malheureux.
 Pour punir les forfaits de la hordé barbare,
 Dieu les a condamnés au fond du noir Tartare.
 Mais, bien loin d'être là, tout comme tu le dis,
 Mon séjour est fixé dans le saint paradis.
 Mais, quittons ce discours, dis-moi, je t'en conjure,
 Tout ce qui s'est passé depuis ma sépulture.
 Tu n'as été pour rien dans la révolution ?
 Dis-moi la vérité, le temps fuit, commençons.

LE JARDINIER.

Per qué vous ou voulés, vous dirai tout aco ;
 Més, moun Diou ! quante pouü ! n'ause pas dire mot !
 Vosto mor a cousta cé qué sé pouu pas creire,
 Ni mai l'ou creirai pas excepta d'ou Bén veire.
 Le premier qué badave et plagnié voste sor,
 Ère gouba dé suïto et counduit a la mor.
 Ieou, qué dé moun jardin quittave pas parado
 Séguère dénouça.....

Vénoun per m'arresta dariés dé moun aissado,
 Pieï, mé fan traversa lou foun dé la cascado,
 Lia et garouta.....

La terrou s'emparé di très quars dé la Franço ;
 N'enfermavoun per jour quatorze ou quinze cens.
 Savian pas qué pénsa d'aquélo maniganço ;
 Nous véisian pas dédins qué dé géns inocéns ;
 Aquí fouïe souffri tout cé qué sé pouu dire :
 Lis qu'avien pas d'argén périssién sans sécour,
 Baricas dé façoun jusqu'à nous interdire
 L'influenco dé l'air et la clarta dou jour.

L'OMBRE.

Hélas ! mon pauvre peuple, ma mort t'a bien coûté !

J'aurais cru que mon sang eût éteint leur malice :
 De mes jours sans regrets je fis le sacrifice ,
 Voulant encor mourir pour la félicité.
 Dis-moi , bon jardinier , si jamais le murmure
 N'est pas tombé sur moi ; si jamais le soupçon
 De mes sujets , séduits par un mauvais augure ,
 Ne m'a pas accusé de quelque trahison.

LE JARDINIER.

Jeou vous dirai bén proun la puro vérita
 Dé cé qué s'és passa dins la captivita ;
 Fosse dé détengus , et surtout la noublesso ,
 Accusavoun souvén voste trop dé faiblesso.
 Avés pas surveilla lis ministres d'éta ;
 Aco vous a perdu , et nous a tout cousta.
 Coume dé leissa trop vosto fenno mestresso :
 Aco mesté l'éta din l'affrouso détressso ,
 Et marqué per aquí uno grando faiblesso.
 Uno fés abaissa pougués pas pus haoussa :
 Lis counseils dé Necke et dis aoutris ministres
 Nous an ségur cousta tout aquel grand travail ;
 Vous dévias réjeta dé counseils tant sinistres ,
 Surtout pas counsenti eis étas généraux.

L'OMBRE.

C'est bien là , mon ami , la pure vérité ;
 Il faut l'attribuer à mon trop de bonté ,
 Et , si j'eusse prévu ma triste destinée ,
 J'aurais pu l'éviter comme le fit Enée.
 Les troubles , les malheurs , en un mot , tous les maux ,
 Que coûtent aux Français les états généraux.

LE JARDINIER.

Un rei pouq estre bon , més deou veia toujours ,
 Eis affaires secrets qué filoun dins sa cour.
 Vésés vostis aieuls , légissés n'en l'histoïro ,
 Y trovarés pertout , la vaiança et la gloïro ,
 La pradénço et gouver tout lou tems qu'an régna ,

Aco es lou mouïen d'estré pas destrouna.
 Vous , aou prémier vengu prestavias trop l'oureïo ,
 Pieï disien , lis michans : Qu'aimaviais la boutéïo !
 Un rei insoucian pouu pas qué sucoumba ,
 Et l'état es perdu sans lou poudre évita.

L'OMBRE.

Les méchans ont tâché de noircir ma mémoire :
 J'étais sobre et frugal , ami , tu peux le croire ;
 La débauche jamais ne troubla ma raison ;
 Je n'eus avec le vice aucune liaison.
 Cependant j'ai vécu dans trop d'insouciance ,
 J'aurais pu , j'en conviens , mieux gouverner la France.

LE JARDINIER.

Es pas gaïre lou tems d'aro s'en répenti :
 Dévias bén i pénsa avan qué dé mourï.

L'OMBRE.

Je sais bien tout cela ; mais un autre moyen
 M'aurait bien garanti , et je ne risquais rien.
 Si , lorsque mes deux frères quittèrent le pays ,
 J'avais pris ma famille et les eussions suivis ,
 J'aurais du mois sauvé mes enfans et ma femme ,
 Et rien n'aurait péri sous le tranchant infame.
 Je goûte ta raison : ma timide croyance
 M'a fait perdre beaucoup de cette confiance
 Qu'avaient tous mes sujets pour leur souverain roi ;
 Mais il n'était plus temps quand je revins à moi.

LE JARDINIER.

Quan ségués arresta per lou traïte Brouët ,
 Dévias pas lou brula d'un co dé pistoulé ?
 Ere voste sujet , vous dévié béns et vido ,
 Aurias passa pertout coume lou brave Alcide.
 Marqués bén per aqui qué sias un grand pouïtroun ,
 Car tout aoutre qué vous , én aquel pouïssoun ,
 Y'aurié bén fa paga chéro soun entréprésé ,
 Sé sérié réтира tranquile embé la miso.

Piei , à veste retour , coume un segoun Thésée ,
 Aurian bén destrouna lou tiran Ménestrée.
 Lou puple crésié bén qu'aou faguessias ansin ,
 Nous aourias évita , siro , fosse chagrin.

L'OMBRE.

Trop ennemi du sang , je n'eus pas le courage ,
 Et je ne croyais pas qu'ils portassent la rage
 Jusqu'à m'emprisonner et me faire souffrir
 Mille tourmens divers , puis me faire mourir.
 Qu'en pensait-on alors , l'aurais-tu cru toi-même ,
 Qu'ils eussent eu le front d'atteindre au diadème ;
 Que , trempant dans mon sang leurs sacrilèges mains ,
 Ils commissent un crime inconnu des humains ?
 On n'avait jamais vu pareil trait sur la terre ,
 Excepté ce qu'on fit à Charles d'Angleterre ,
 Où le peuple , trompé par l'infame Cromwel ,
 L'aida pour renverser et le trône et l'autel.

LE JARDINIER.

Et bén arriva , fouc s'en mesfisa ,
 Erias encaé mestre et dévias dispaousa.

L'OMBRE.

Pour mon malheur , hélas ! j'avais trop d'indulgence ,
 Je ne profitais point de ma grande puissance ;
 Mais , quittons ces récits qui ternissent ma gloire :
 Reprenons le discours , achève ton histoire.

LE JARDINIER.

Per ieou , autan qué pouu mé fourni ma mémoiro ,
 Save qué la terrou duré prés dé dous ans ,
 Et qué touto persouno aou-dessus dé quinze ans ,
 Tramblave dé péri dessus la guïotino.
 Jamai s'ére pas vis uno bando assassino
 Faire toumba dé testos sans formo dé prouécés ;
 Més la dé Robespierre fagué fosse prougrés.
 Sus lou mendre soupçon anavoun à la barro ;
 A péno arivas , dé gens dé bono sarò

Vous prégnien dé san fré coume quan van en festo ;
 Piei vous fasien passa la testo à la fénestro.
 Lis parlamens , lis nobles qu'avien pas émigra ,
 Dé vosti partisans gnia bén fosse passa :
 Lis prêtres et agens , avoucas d'aou parti ,
 Gens dé lettros , savans , tout aco a péri.
 Sé sian esta aou tems d'aou rei Ducalioun
 Et dé Pyrrha , sa fenno , aourian agu bésoun ,
 Per faire révéni lis paoures mors én vido ,
 Coume dins aquel tems répuplé Thessalio.

L'OMBRE.

Que de chagrins j'éprouve à ce récit frappant !
 Mon esprit se consume et se sent tout brûlant.
 La France désolée épouvante mon âme ;
 L'ardeur de la venger me pénètre et m'enflamme.
 Je voudrais retirer de la nuit des tombeaux
 Ces hommes malheureux dont j'ai causé les maux ;
 Tu les verrais s'armer pour venger l'innocence ,
 Et punir les forfaits qu'on a commis en France ;
 Les monstres rentreraient dans le fond des enfers ,
 Et vous verriez briser vos chaînes et vos fers.
 Le crime poursuivi n'oserait plus paraître ,
 La justice partout se ferait reconnaître ,
 La France reprendrait son ancienne splendeur ,
 Et vous reparâtriez au temple de l'honneur.
 Ciel ! a-t-on jamais vu pareille tyrannie ?
 Dis , ce traître avait-il nombreuse compagnie ?

LE JARDINIER.

Dédins la counventioun éroun aou mén dous céns ,
 Lis aoutris embé aco éroun d'honestis géns ;
 Més lou tiran avié talamén dé puissanço
 Qué dins chaque district avié courespoundanço ;
 Toutis lis Jacobins , toutis lis coursitas ,
 Fosse administrateurs , à el s'éroun doumas.
 Dédins l'intérieur , aquellis Cannibales

Exersayoun aoussi fosse actionns infernalos.
 Avian un énémi , fouié countribua ,
 Et noun counténs d'aco , nous fasién enferma.
 Enfin , un an de mai la Franço éro déserto ,
 Y a pas fosse d'oustaous qué n'aguoun attaquas.

L'OMBRE.

Ciel !..... Comment s'y prit-on
 Pour punir ce tyran , ce tigre , ce Néron ?

LE JARDINIER.

La partido dis braves d'aquello counventioun
 Jété lis ieuls sus lou puple et n'agué coumpassioun ,
 Ourdigué uno tramo , mounté vite lou cop ,
 En disén qu'aquel home ségur n'én fasié trop ;
 Lis qué jusques aqui n'ouzavoun pas rén dire ,
 Cridéroun l'assassin , qué lou fouié prouscrيره.
 Alors la paou lis pren , el et sis adhérans ;
 Més y fougué passa coume dé bons galans :
 Et prés d'un cénténa d'aquellis pus coupables
 Paguéroun dé soun col coume dé misérables.
 Un décret arriva dins toutis lis cantouns
 Fagué ferma lis glus , et r'ouvri lis prisouns ;
 Lou calme rénaissé , chacun un paou tranquile
 Sortié de son oustaou , senblave un imbécile ;
 Lis qu'alors jouissién d'un paou dé liberta
 Tramblavoun jour et gnieu d'estre encare enferma.
 Tout ségué rouïna dé tant dé manjeaméns :
 La famino nous prén , aï ! moun Diou ! paouri géns ,
 Taxas un quart per jour dé michan pan dé favos ;
 Nous servissian pas pus dé granier ni dé cavos :
 Pourtant véngué la fin d'aquel tems ourajous.
 Vesés sé veste puple és esta malhuroux !

L'OMBRE.

Que de chagrins j'éprouve au récit des tourmens
 Qu'ont souffert mes sujets depuis six ou sept ans.
 Mais , enfin , une fois le tyran abattu ,
 Vous fûtes plus heureux , le calme reparut !

LE JARDINIER.

Coume d'aoubres toucas d'ou fré d'un rude hiver
 Nous ressentén toujour d'aquel siècle de fer.
 Faguéroun én l'an très uno counstitution
 Et lou puple i donné soun approubatioun.
 Abouliguérroun bén lis glus, lis assignas,
 Ferméroun lis prisouns, amaï lis coumitas.
 Qué diable servigué! toujour dins la miséro!
 Sans discountinua lou grand fléou dé la guéro
 A désoula lis bours, vilos, comunoutas;
 Car és mor pèr lou mén sieis miouns dé souldas.
 Aco nous métégué dins la désoulatioun;
 Fougué parti en masso et sans gés d'exemptioun
 Lis homes maridas dé dés-hieuch à quarante,
 D'autris réquisitiouns, dé séjes à soixante.
 S'éroun imaginas dé voudre destrouna
 Lis reis coualiskas avan pacifia.
 Aco finis pas pus, tramlarias sé countave
 Tout qué s'és passa, sé mé n'en rapellave,
 Lou bon sén nous coumande à métre dâs l'oublie
 Lis grandos cruaoutas qué nous an fa souffri.
 Per lou governemén, manjave païre et maire:
 Poudian pas l'empacha, dé qué i vouias faire.
 Lis cinq d'ou directoire, quan avien fa callot,
 Chacun sé retirave embé soun esquipot;
 Tout piave aou pu for, et piei d'impousitiouns
 Nous baiavoun, pécaïre, sans jés dé restrictiouns.
 Vouïan dire qu'un reï farié noste salu,
 Lou premier qué badava ére un home perdu.
 Quan éntre élis avien quaouque picho soupçoun,
 Vite lis despourtavoun à l'île d'Oléroun.
 N'an jamaï crégnegu, ni hiver, ni estiou,
 Disién qué coumandaven à toutis lis natiouns,
 Tout coume Themosphore, n'en fasien bén de leis,
 Més lis fasien pas sajos coume lis de Cérés.

L'OMBRE.

Eh ! comment peut-on vivre après tant de malheurs !
 Ton récit me désole et me fait fondre en pleurs.
 Que ne puis-je un moment posséder ma puissance ,
 Et sur mes bons sujets répandre ma clémence !
 Dans mes bras paternels tous viendraient se jeter ;
 Mais je ne puis rien faire , il n'y faut plus penser.
 Je ferais oublier à mes sujets fidèles
 Les crimes , les horreurs et les vexations ,
 Qu'ont exercé sur eux , ces tyrans , ces rebelles
 Que l'enfer a vomis de ses noires prisons.
 O mes frères , venez au secours de mon peuple !
 Marchez , ne craignez rien , armez vos bras vengeurs ,
 Pour réparer mes torts rendez-lui le centuple ;
 Faites finir ses maux , venez tarir ses pleurs.
 Et vous , rois , mes parens , ne perdez point courage ;
 Tirez de l'oppression ce peuple malheureux ,
 Et punissez partout les monstres dont la rage
 Auraient voulu percer jusqu'au trône des cieux.
 Dieu puissant ! que ta main terrasse ces barbares !
 Soutiens des bons Français les valeureux exploits ,
 Et ne souffre jamais que de cruels tartares
 Puissent s'assimiler aux généreux Gaulois !
 Adieu , mon cher ami , le jour va reparaitre ,
 Il faut nous séparer , souviens-toi de ton maître.

LE JARDINIER.

Voulez vous évana et mé dire adieou , doun ,
 Sans avudre parla de nosto réligioun.

L'OMBRE.

J'ai le cœur trop navré d'entendre tant de peines ;
 Étant comme je suis , je voudrais , pour le moins ,
 Vous aider à briser vos trop funestes chaînes ;
 Je n'y perdrai pas temps , soyez sûrs de mes soins.
 Parlez-moi donc un peu de la religion :
 Les prêtres souffrent-ils la persécution ?

LE JARDINIER.

Encare an pas fini : toujours dins l'esclavaje ;
 Fosse soun révengus dé soun pèlerinaje ,
 Et lou puple és pas mén dins la désoulatioun
 De veïre tracassa la sainto réligioun :
 Cachas dédins d'oustaous , faire coume qu'au raoube ,
 Dire pas mot dé tout , aco cé qué lis saouve :
 Encare chaquo guieu gnia fosse despourtas ;
 D'outris én arrivan séguéroun fusias ,
 Et jusques aourjourd'ieui s'éra pas vis d'exemple
 D'uno persécutioun contre la réligioun :
 Hieuch ans sans capelans , sans ana dins lou temple
 Adoura l'Éternel : aco fai coumpassioun.

L'OMBRE.

Eh ! pourquoi les Français ne se révoltaient pas ?

LE JARDINIER.

Aco nous a cousta ségur bén dé tracas ;
 Les premiers révoultas séguéroun lis Brétouins ,
 réndén quatre ou cinq ans an fa lon diable à quatre ;
 Malgré sis grands esfors , pieï se leisséroun battre.
 Lis républicains soun pires qué dé démouins.
 Lyoun téngué tanbén lou siège proun lon-tems :
 Amaï on pouou counta dessus aquellis géns.
 Vouïén l'ancien régime , un rei , la réligioun ;
 Séguéroun massacras à faire coumpassioun ,
 Coume outris fés din Troie , tout ségué sacaja ,
 Sé pus beou dé la villo ségué incendiá.
 Fosse départeméns d'ouest , dé l'Aveïroun ,
 Fuguéroun tout d'un co soumés à la résoun.
 Lis canouins à mitraïo pertout éroun brasas :
 A Touloun , à Marseïo , sé n'es fosse négas ;
 Prégnién de vieios barquos ramplidos d'inoucéns ,
 San voile vai à Païgo à bellis cin , sieis cens ,
 Vésés , sire , coume nous pouidians révolta :
 D'i pensa tramble encare , qué nous torne arriva.

L'OMBRE.

Que de malheurs, ô ciel ! ont désolé la France !
 Tant de crimes affreux provoquent la vengeance ;
 Je frissonne d'horreur, et n'y peux plus tenir :
 Un éternel regret fera mon repentir !

Le moment de ma mort a relevé ma gloire.
 Je vis en bienheureux au céleste séjour,
 Après avoir souffert sept ans de purgatoire,
 Pour expier les maux qu'occasionna ma cour.

LE JARDINIER.

Jésu ! souffri sept ans sans avudre rén fa,
 Lis qu'aouran fa quicon séran bén dou brula ;
 Pourran pas dire ansin lis cinq dou directoire :
 Diou i fara l'acul qué vous an fach ici,
 Vous lis mettra défore sans i dire coussi.

L'OMBRE.

Puisque les directeurs ont été mis dehors
 Emportant avec eux des immenses trésors,
 Quelqu'autre ambitieux a bien rempli leur place !
 Pressé de tout savoir, éclaircis-m'en de grâce.

Dis seulement un mot.

LE JARDINIER.

Poudés creïre ségur qué n'es pas un bén sot,
 Soun noun soul fai trambla toutis lis reis d'Europe !
 Es per lou mén tant fin, coume ére Pénélope ;
 Lis mêmes sentiméns d'is maris dé Sparte,
 Grandissime guérier, s'appelle Bonaparte.

L'OMBRE.

Comment, que me dis-tu ? c'est un noble Corsois !
 De la cour sa famille était très-protégée ;
 Il pourrait, à son tour, protéger les François,
 S'il n'a pas pour cela changé de destinée.
 Et comment s'y prit-il pour chasser ces coquins ?

LE JARDINIER.

Persouno sa pas rén d'abord de sis desséns,
 Coume fagué Cézar aou camp dé Thessalie.
 Dédins sicis més dé tems counquigué l'Italie.

Lou mandoun én Egypte , ségur per s'én desfaire ,
 Parce qué vouié pas qu'ouque fés lis coumplaire.
 S'avié agu , per malhur , d'el lis mêmes sentiméns ,
 N'aourién pas , d'aquesto houro , persouna jés dé déns ;
 Més soun humanita , sa valou , sa cléménço ,
 Dins l'esprit dis Français a trouva confiénço.
 L'Italie éro Bén vaincude per soun bras ;
 Més lis Italiens d'el sé fachéroun pas.
 Lis directurs , jalous dé sa capacita ,
 Crésién poudre évita cé qué iés arriva
 En lou faguén parti coume chef général.
 El vougué oubéi , partis per ei laval.
 Soun départ nous ségué à toutis Bén sensible ,
 Soun retour pareissié n'estre pas trop poussible ,
 Et perdian tout espoir d'avudre soun secours ;
 Més un Diou proutectur a counserva sis jours.
 A péno es arriva aou por d'Alexandrie ,
 Tout sé rén à sa voix , tout fléchis davan el ,
 D'ac ni vaou traversa lis désers d'Arabie
 San craigne lou clima , ni l'ardour dou sourel.
 Enfin , plein de succès , dins un péis tant rude ,
 Aprén noste malhur , inquéié dé noste sort ,
 S'arrénjé dé façoun , sans faire grand prélude ,
 La Prouvenço lou vei arriva dins soun port.
 A péno es à Paris lis més toutis défore
 Saïque portave embel la boito dé Pandoro ;
 (Savés qué l'espéranço y demouré aou foun)
 Aoumén toutis vivens dédins aquel soupçoun ,
 N'avén pas fosse maou despici quel es én plaço ;
 Nous vaou donna la paix , Diou nous fague la gráco ,
 Touléré Bén assés nosto réligioun.
 Savén qué'es bon chrétien per sa prouclamioun.

L'OMBRE.

Et quel titre a-t-il pris pour honorer sa place ?

LE JARDINIER.

Lou titré de counsul , coume aoutrifés à Thrace ,

N'a dous autris sout'el et quaouquis sénateurs ;
Dé tribuns , dé ministres et dé législaturs.

L'OMBRE.

Il s'est constitué comme autrefois à Rome.
Je suis plus que surpris de voir que ce grand homme
Eût voulu se charger d'un fardeau si pesant.

LE JARDINIER.

A per el lis armados , aco lou rénd puissant.

L'OMBRE.

Il s'est donc arrogé toute prépondérance.

LE JARDINIER.

Coume vous quan vivias én mestre de la Franço ,
Are , savén pas bén malgré tout soun estime ,
Sé travaïe per el ou per lou légitime :
Aco sé saoupra leou , poou pas maï démoura ,
Sé nous donne la paix , béleou aco séra.

L'OMBRE.

Tu me remets un peu : je crois que ce seigneur
Cédera cette place à mon frère *Monsieur*.
A lui seul appartient le trône de ses pères :
Il séchera vos pleurs , finira vos misères ;
Tous mes dignes sujets retrouveront en lui
Leur roi , leur défenseur , son trône , leur appui.
Puisse ce grand guerrier , dont parlera l'histoire ,
En rappelant Bourbon , éterniser sa gloire !
Adieu ! je reviendrai dans cinq ou six semaines ,
Pour mieux me consoler ou aggraver mes peines.

LE JARDINIER.

Per qu'habitas lou ciél , métez-vous én priéros ,
Qué Diou fague fini vîte nostis miséros ;
Qué délivre lou puple dé la persécutioun ;
Qué lou réteugue aoussi dédins la réligioun ;
Qu'amousse lou brandoun qu'alume la discordo ,
Dins aqueste péis ,
Et qué soun bras puissan , plén dé miséricordo ,
Nous méne én paradis.

FIN.

